

La vie autrement, excessive

par Marina Roche-Lecca

Les Ogres relate les chemins qu'emprunte une compagnie de théâtre itinérante. Non pas au moment où elle se forme dans les années 80/90. Non pas au début de son histoire lorsqu'elle recherche avec beaucoup de volonté à la fois un mode de vie, un mode artistique pour aller vers les autres dans un élan de générosité et d'amour. *Les Ogres* débute au moment où tous les protagonistes doivent reconvoquer leurs premiers désirs pour nourrir le rêve et l'utopie. Le film débute lorsque François, le metteur en scène, approche de la soixantaine. Avec le dos qui supporte moins l'énergie incommensurable que nécessite une vie où le collectif pousse l'auteur, comme tous les autres membres de l'équipe, à monter et démonter un chapiteau, à déchirer les billets avant d'aller jouer, à servir les bières à l'issue du spectacle tout en discutant avec les spectateurs heureux de s'attarder dans un lieu éphémère, habité par des artistes de passage. Le film débute alors que la fatigue pointe son nez, que les enfants ont grandi, que l'âge apporte de nouvelles perspectives de travail et que tous les choix qui préexistent à cette aventure, encore en cours, engendrent une usure.

L'Agit, cette compagnie itinérante toulousaine, devient le Davai théâtre dans ce long métrage *Les Ogres*. Les comédiens sont ceux qui mènent réellement cette folle aventure joyeuse et cruelle, ceux que connaît la réalisatrice, ceux avec qui elle a grandi. Ils se mêlent à des acteurs de cinéma avec qui ils créent des passerelles pour appréhender leur travail commun, faire exister cette troupe de saltimbanques réels dans une fiction cinématographique.

Après son premier long métrage, *Qu'un seul tienne et les autres suivront*, Léa Fehner, voulait raconter une histoire qui susciterait du désir, de la joie, de la force, une envie de danser.

Elle s'est alors attachée à chercher un langage, pas seulement dans l'écriture du scénario. Elle a dû aller vers une nouvelle grammaire cinématographique pour trouver les moyens de frotter les souvenirs au réel et à la fiction. Avec la production Bus Films, il a fallu créer les conditions qui favorisent une véritable entente au sein du groupe. La possibilité pour les acteurs de théâtre d'investir le plateau de tournage où les règles de création s'éloignent de l'immédiateté du spectacle vivant. La possibilité pour les acteurs de cinéma de parader dans une ville où ils doivent vendre un spectacle en se mêlant aux gens, à la population d'un territoire comme Port-la-Nouvelle en pleine saison touristique.

Qu'on ne s'y trompe pas, *Les Ogres* est écrit sans concession, Léa Fehner s'autorise évidemment à corriger les histoires de ce groupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'organise pour faire exister des spectacles dans des conditions aussi favorables que précaires. Elle dit vrai, elle invente. François, Marion, Inès sont les vrais prénoms de son père, sa mère et sa sœur qui incarnent à l'écran les comédiens qu'ils sont. Elle fouille dans le passé et choisit les morceaux du présent pour offrir au spectateur une histoire qui embarque sur les routes autant que dans les émotions vives, une histoire qui nous laisse rêver les possibilités de vivre du collectif quand on nous fait croire que l'individualisme est le moteur d'une réussite sociale.

Dans ce film, elle ne raconte pas sa vie, elle fait le récit de l'histoire d'une compagnie dans sa pluralité. Le film essaye d'être joyeux mais ne fait pas l'économie de la violence. Et si cela s'appelle *Les Ogres*, ce n'est pas pour faire allusion à l'enfance. *Les Ogres*, ces gens voraces, généreux, amoureux, parfois inconséquents ou poétiques dans leurs vies respectives, deviennent à l'écran des personnages que l'on veut bien admirer et que l'on excuse parfois car il y a la beauté d'un geste, parce qu'il y a ce désir incarné de vivre autrement.

En voulant parler du théâtre itinérant, Léa Fehner aborde un milieu à la fois précaire et subversif assez rare dans la société actuelle. Un milieu qui mérite d'être montré. Si nous sommes dans une société excessive humainement, on n'en reste pas moins sage dans nos gestes pour réagir. Dans cette manière marginale de vivre en groupe, il y a quelque chose qui fait du bien : se rappeler que la vie peut être autre, autrement excessive.